

Philippe Cuisset

Il y a une jolie fleur  
non loin de Tirana

roman

elyzad



*Première partie*



## CHAPITRE 1

Recroquevillée sur elle-même, Zilia a repris connaissance. De son œil gauche aveuglé par le sang poisseux, elle ne distingue qu'un brouillard épais, des lignes incertaines de mobilier et des zones mouvantes de couleurs brunes et grises. Toujours valide, l'œil droit fixe le poing fermé dans lequel elle emprisonne deux molaires brisées sous les coups répétés de son mari.

Zilia ne sait que faire de ces reliques. Lui appartiennent-elles toujours ? Peuvent-elles encore lui servir ? De monnaie d'échange, peut-être ?

*Je te laisse ces dents tachées de mon sang et tu me laisses ma liberté...*

Si elle réussit à s'extraire de ce sol froid, pourra-t-elle transporter ces dents dans son poing clos, telles de précieuses pièces à conviction, jusqu'au poste de police ?

Au bout de quelques minutes, ces pensées absurdes se dissipent ; elle ne parvient même pas à changer de position. Se hissant sur son coude,

Zilia aperçoit un amas de verre brisé, les morceaux d'une chaise disloquée. Sa robe arrachée découvre la moitié de son torse couvert de bleus. Elle parcourt d'une main tremblante les os de ses jambes, puis insiste sur les hanches et les côtes. S'efforçant de ne pas céder à la panique, elle se relève lentement, se penche avec précaution sur le rebord de l'évier et passe son œil tuméfié sous le robinet d'eau froide. Affalé sur le divan de la pièce voisine, Dardan est en train de cuver son raki. Elle doit remettre de l'ordre avant le petit matin, ne pas faire de bruit. Il lui faudra aussi panser ses plaies afin de les estomper. Mais elle craint cette fois-ci de ne pas y parvenir. De plus en plus envahissante, la peur a pris ce soir une dimension impérieuse, elle s'est insinuée dans chaque fibre de son corps. Quand Dardan s'éveillera, il découvrira l'étendue des dégâts, le désordre innommable, il jugera que sa femme est décidément irrécupérable, alors il frappera de plus belle.

Zilia comprend qu'il n'y a pas d'issue. Elle tombera un jour ou l'autre sous ses coups car la haine et le dégoût se sont emparés de celui qu'elle avait aimé à seize ans et épousé l'année suivante. Elle essuie sur ses joues brûlantes des larmes d'amertume et de rancœur mêlées. La frontière du désespoir est toute proche. Il suffirait d'un rien pour qu'elle franchisse cette ligne imaginaire. Mais elle ne peut se le permettre. Il va la tuer. Il

ne veut rien d'autre. Un déchet répugnant que l'on jette aux chiens, est-ce ainsi qu'il la voit ? Les coups de poing portent avec tant de franchise et d'assurance qu'elle en vient à se demander si le diable en personne n'est pas tapi dans le cœur de cet homme.

Elle devine dans la pénombre du salon la forme du corps enfoui sous une couverture légère. Couchée sur le carrelage, la bouteille vide frôle la kalachnikov. Depuis presque deux ans, Dardan ne s'endort jamais sans son arme à portée de main. Zilia recule prudemment et disparaît dans l'encadrement de la porte. Elle voudrait fuir à l'autre bout du monde et ne rien laisser en ce lieu maudit sinon quelques gouttes de sang, un peu de verre brisé et une tonne de mauvais souvenirs.

Le sang ne coule plus et son œil gauche distingue à peine les formes dans un champ de vision réduit. Zilia parvient tout de même à évoluer dans l'obscurité. Elle se dirige vers l'escalier. Dans la chambre à l'étage, Dardan cache un revolver et une boîte de cartouches. Sur la pointe des pieds, elle gravit les marches, évitant de peser de tout son poids. Elle pousse la porte de la chambre et s'approche de l'armoire. Du tiroir du bas, elle sort l'étui en carton. L'arme est bien là, enveloppée dans un chiffon à poussière. À deux mains et avec d'infinies précautions,

elle s'en empare. Après plusieurs manipulations hasardeuses, le chargeur tombe sur le sol dans un bruit mat.

Zilia entrouvre la boîte de cartouches et commence à remplir le chargeur. Les fuseaux de métal doux et élégants s'enclenchent les uns après les autres. D'un coup de paume adroit, elle engage le chargeur dans le compartiment, empoigne l'arme par la crosse et place le cran de sécurité sur la position off. Le revolver est lourd dans sa main. Un détachement étrange gagne son esprit. Elle jette quelques vêtements dans un sac de voyage et s'apprête à sortir de la pièce, quand soudain des bruits de pas font trembler les murs. Dardan vient d'entrer dans la cuisine vide et ses cris retentissent déjà dans toute la maison.

L'homme avance en titubant, entre deux grognements il monologue. Zilia doit être encore vautrée dans le lit. Ça ne l'étonne pas, elle n'est bonne qu'à ça. Depuis toujours, elle n'est qu'une truie qui ne sait rien faire d'autre que traîner et pleurnicher sur son sort. Dardan lance au hasard des insultes comme des pierres qui s'écrasent contre les murs, cognent les plafonds, déchirent l'air. Maintenant il a repris ses esprits et même s'il titube toujours, il hurle des menaces qui résonnent très distinctement. Il va en finir avec elle si elle ne montre pas sa sale gueule pour venir nettoyer sa merde.

Pendant quelques instants, Zilia reste tétanisée. Il va monter et se mettre en chasse. Le revolver à la main, son sac sur l'épaule, elle dévale l'escalier. La silhouette de Dardan s'agite au rez-de-chaussée. Impossible de le contourner pour atteindre la porte d'entrée. Affolée, elle rebrousse chemin, mais il est déjà sur ses talons. Elle entre dans les toilettes, referme le verrou. Peut-être finira-t-il par se rendormir pour cuver. Il s'est approché en silence, il a posé une main sur la poignée et gratte la porte à la manière d'un chat malicieux. D'une voix faussement enjôleuse, il lui intime d'ouvrir. Ce petit jeu risque de ne pas le faire rire bien longtemps.

Bientôt il commencera à tambouriner, la cloison et la faible serrure n'y résisteront pas. Elle sera une fois encore rouée de coups et traînée jusqu'à la cuisine pour *faire place nette*, pendant qu'avec des yeux d'ours repu il la contempera, humiliée dans son corps, soumise à sa puissance.

Elle distingue des cliquetis métalliques. Sans doute pense-t-il utiliser la kalachnikov pour faire sauter le verrou à coups de crosse. À moins qu'il n'ait décidé de tenir enfin parole en l'abattant d'une rafale en pleine poitrine. Instinctivement, Zilia braque le revolver à hauteur de visage. La porte vibre une première fois, les muscles de ses bras et de ses mains se crispent ; elle vise un point imaginaire, au-delà de la cloison. Lorsque

le second coup ébranle à nouveau la porte des toilettes, elle tire. La secousse descend tout le long de son corps et palpite en elle. Un choc sourd se fait entendre, suivi de quelques gémissements. Zilia pointe l'arme vers le sol. Son esprit est tendu comme la corde d'un arc. Avec une acuité extrême, elle observe la porte transpercée et les éclats de bois sur le sol. Le temps s'immobilise. De longues minutes s'écoulent. Elle perçoit un souffle rauque et quelques hoquets mais reste paralysée. Le canon de l'arme vacille. Elle tente de contenir les tremblements de son corps, n'ose pas encore envisager d'ouvrir cette porte. Bientôt, un filet de sang se répand sur le sol, menaçant d'atteindre sa chaussure. Elle déverrouille la porte, esquisse un pas de côté pour éviter le corps. Sans frémir, elle vise le haut de la chemise de Dardan, vide son chargeur. Elle reconnaît à peine les détonations, ce coup de grâce lui semble un geste très naturel. Chancelante, elle s'éloigne, s'assied sur un fauteuil et sans lâcher l'arme, pousse un interminable soupir avant de fondre en larmes. Le sang n'en finit pas de s'écouler de ce corps immense et grotesque.

## CHAPITRE 2

Au cours des heures qui suivent la mort de son époux, Zilia a beau essayer de se convaincre qu'il n'y a pas d'autre solution que de se livrer à la police, toujours lui revient cette irréprensible envie de fuir. Elle attend le petit matin, refoulant tant bien que mal les vagues de panique qui l'envahissent. *Faire place nette*, cette expression très prisée de Dardan – sans doute parce qu'elle s'imposait clairement dans une économie de mots –, elle l'utilise à haute voix avec un soupçon d'ironie. Cette dernière séance de ménage est un garde-fou, une façon de canaliser son corps. Zilia balaye, éponge et range minutieusement, elle efface toutes les traces et tous les débris du champ de bataille. Après avoir frotté le carrelage pour faire disparaître le sang de son mari, elle rince le seau, replace avec soin un vase au centre de la table du salon, puis se saisit de la couverture dans laquelle il avait dû somnoler quelque temps et la dispose sur le corps inerte.

Elle referme derrière elle la porte de la maison et s'engage sur le chemin qui traverse le terrain vague de l'usine désaffectée, accélère le pas devant le hameau voisin. Les premières lueurs du jour apparaissent au loin. Le chant du merle brise le silence d'avril. Zilia ne sent ni la fraîcheur de l'aube sous ses pieds, ni les élancements des coups reçus dans la nuit. Elle marche, résolue, dans la rue Gjadri. Elle ira à la gare et sautera dans le premier train. L'idée de se rendre au poste de police est désormais refoulée. Elle désire juste consacrer ce qui lui reste de force physique à s'éloigner le plus possible de la maison. La rue qui longe la rivière Kiri, encore grosse des orages de montagne, est presque déserte. Bientôt le petit peuple des journaliers suivra cette voie. Quelques vaches se sont rapprochées de la berge, elles cessent de boire quand Zilia arrive à leur hauteur. Leur regard d'une parfaite neutralité a quelque chose de rassurant. Elle descend le talus et s'avance près du bord, passe un peu d'eau sur son visage. Elle s'abandonnerait bien volontiers au sommeil, laisserait toutes ces années d'épuisement la submerger. Peut-être finirait-elle par s'endormir dans ce coin d'herbes, de joncs et d'eau courante. Mais le destin est un faux-ami, un animal sournois qui n'hésite pas à surgir à la moindre défaillance. S'en remettre à lui serait une erreur de plus, dans cette vie où les choix

n'ont été, à ce jour, qu'une suite d'événements lamentables.

Quand elle atteint enfin la gare de Shkodra, Zilia découvre un bâtiment rongé par le temps. Malgré son délabrement, la compagnie ferroviaire maintient la ligne qui relie le nord au sud en passant par le port de Durrës. Un employé la renseigne sur le prochain départ. À six heures et quart, un train est à quai à destination de Tirana. Il lui en coûtera cent cinquante leks\*. Lorsqu'il aperçoit le billet de mille, l'homme tique un peu. Il prend tout son temps pour rendre la monnaie. Les usagers habituels sortent rarement un billet de cette valeur. En revanche, l'œil abîmé de Zilia ne lui inspire pas la moindre suspicion. Il range sa pochette avec précaution et s'en retourne dans le fond d'un bureau vaste et dépouillé.

Zilia s'est installée dans le premier wagon. Elle est assise dans le sens inverse de la marche et scrute le quai encore vide. Ces longues minutes avant le départ, elle ne peut les endurer sans appréhension, elle tourne et retourne la chaîne d'argent qu'elle porte autour du cou. Un homme assez corpulent chemine vers l'autre bout du wagon ; il dévisage Zilia pendant quelques secondes avant de déplier un journal. Le temps s'étire toujours tandis que d'autres passagers prennent place en silence. Tous

\* 150 leks : environ 1,22 euros.

choisissent le sens de la marche si bien que Zilia devient le point de mire. Ces paires d'yeux subrepticement dirigées vers elle finissent par la mettre mal à l'aise. Ce n'est pas qu'elle soit gênée à cause de son visage bleui et gonflé, mais elle craint de se trahir. Dans l'immobilité du train, elle a l'impression que ces étrangers lisent ses pensées, devinent au travers d'indices minuscules l'acte atroce qu'elle a commis. N'y tenant plus, elle se lève, ôte son blouson et se rassied dans le siège qui lui fait face. Dos tourné à ce public de circonstance, elle peut enfin se concentrer et tenter de faire le point sur la situation.

Le train s'ébranle cahin-caha. Pendant les premiers kilomètres, Zilia se perd dans la contemplation d'un paysage changeant. Des faubourgs tristes de Shkodra aux premiers champs de maïs, en passant par la traversée du Drin, elle laisse opérer l'anesthésie du voyage. À la vitesse maximale de trente kilomètres par heure, elle a bien le temps d'élaborer un plan pour son avenir, dont elle ne saurait esquisser pour l'heure le moindre contour. Quand on ne dispose que d'une malheureuse poignée de billets et de l'adresse d'un frère dont on est presque sans nouvelles depuis plus d'une année, il ne faut pas longtemps pour évaluer ses chances. Pourtant le défilé de vignes et d'oliveraies plonge Zilia dans une torpeur où se mêlent l'inconscience du drame et l'oubli de

soi. La fatigue de la nuit s'abat sur elle, tandis qu'une irrépressible sensation de détente gagne son corps. Le cauchemar s'efface : la douleur persistante des coups, la violence des insultes mille fois entendues. Il n'existe plus aucune certitude, pas même celle qu'une malédiction terrible la talonnera telle une ombre. Tout cela a cessé d'exister et le panorama de ce voyage, aussi banal soit-il, prend soudain la dimension sublime d'un décor mystérieux.

En gare de Lezha, le train s'arrête et d'autres passagers, en tous points identiques aux voyageurs de Shkodra, encombrant un peu plus le wagon de tête. Sur cette ligne bordée d'herbes folles et d'épineux, le voyage se poursuit, monotone et obstiné. Lorsque la contrôleuse la tire de sa somnolence pour lui demander son billet, Zilia cherche à savoir combien de minutes il reste pour atteindre Tirana.

— On a fait la moitié du parcours. Aujourd'hui, on ne peut pas se plaindre, ça roule plutôt bien. S'il n'y a pas de problème sur la voie, on arrivera à destination dans un peu plus d'une heure.

Se contentant d'acquiescer d'un coup de menton, Zilia tourne ensuite la tête vers la vitre et feint de s'intéresser au paysage. D'ordinaire, l'employée apprécie de bavarder le plus longtemps possible avec les passagers solitaires. Il faut bien

tromper le temps et la lenteur du voyage. Depuis bientôt trente-deux années de bons et loyaux services, Alije en a vu, de ces visages esquinés, de ces destins fragiles. Elle voudrait rester encore, apporter un soutien quelconque à cette femme dont elle peut lire sans peine toute la détresse. Mais plus réticente et sauvage que la plupart, Zilia ne parlera plus, sinon pour échanger des banalités, Alije le sait d'expérience. Elle s'attarde néanmoins et lui propose de changer de siège, désignant une autre rangée, elle y sera à l'abri du soleil levant et pourra se reposer. Cette bienveillance quasi maternelle dérange Zilia qui la remercie d'une voix un peu sèche. Regrettant aussitôt d'avoir été trop abrupte, elle demande à l'employée si elle pourrait lui trouver un peu d'eau.

— Tu n'as besoin de rien d'autre ?

— Non, juste un verre d'eau.

Alije sort du wagon et revient quelques instants plus tard avec un gobelet et une bouteille de Puka. En quête de pièces de monnaie, Zilia se tortille sur son siège afin de plonger sa main au fond de sa poche de pantalon. Alije l'interrompt d'un simple geste accompagné d'un sourire doux. Elle tourne les talons pour se mettre à la recherche d'un passager plus loquace, puis elle hésite un moment et revient vers Zilia :

— Au fait, tu ne le sais peut-être pas, mais le terminus n'est pas Tirana. La gare n'existe plus

depuis 2013. On descend à Kashar et ça fait une bonne trotte jusqu'à la capitale.

— Non, je ne savais pas...

— Il faudra que tu marches jusqu'à l'hôpital Hygeia. C'est à trois kilomètres à peine, tu longes l'autoroute et là tu trouveras un arrêt de bus. Mais tu vas peut-être à Durrës ?

Au lieu de la rassurer, la prévenance de cette femme réveille l'inquiétude de Zilia. Elle regrette de ne pas avoir fait l'effort de converser et s'en veut même de n'avoir pas utilisé le sempiternel mensonge de « l'accident regrettable », alibi honteux de toutes les femmes frappées au visage. Pourtant Alije n'a aucun soupçon et aucune raison d'imaginer le pire. La contrôleuse a côtoyé trop de malheureux et de malheureuses, sa propre escarcelle est déjà pleine. Elle a adopté cette philosophie désabusée comme une sorte de religion parallèle. Destin et Dieu se renvoient la balle depuis une éternité et les allers-retours qu'elle effectue dans cette vieille boîte de conserve brinquebalante ne disent rien d'autre que cela : la vie d'une femme en Albanie ricoche d'un mur à l'autre jusqu'à la désagrégation totale. Dans ces conditions, il est hélas évident qu'une pauvre bouteille d'eau de montagne, aussi pure soit-elle, ne pourra jamais expulser toutes les poussières avalées le long du chemin.